

Jacques Legrand

Cette beauté qui nous montre son cul (quelques réflexions sur l'érotiquement correct)

Avec une totale mauvaise foi, je détourne de son sens une citation de Voltaire pour m'offrir un titre racoleur qui convienne à mon propos. Le 15 novembre 1735, il écrivait à M. Fromont :

« Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une traduction en prose d'une scène en vers est une beauté qui me montrerait son cul au lieu de me montrer son visage. »

(Curieux argument, soit dit en passant, de la part de Voltaire...)

Les beautés qui montrent leur cul, et qui s'en servent, ne manquent pas dans les littératures, et la manière dont ce genre d'exercice passe d'une langue à l'autre ouvre un champ de réflexions réjouissantes, ahurissantes, consternantes. Nous sommes en plein dans le domaine de la falsification.

On connaît les vers fameux de Boileau :

« Le latin dans ses mots brave l'honnêteté
Mais le lecteur français veut être respecté. »

Pourquoi le latin brave-t-il l'honnêteté ? Son contemporain Spinoza nous l'explique :

« Les auteurs anciens, en effet, qui n'avaient point de vice, nommaient les choses par leur terme propre sans les circonlocutions en usage dans les cours ; plus tard, quand régnèrent le luxe et le vice, on commença de juger obscènes les choses que les Anciens avaient dites sans obscurité. »

Or, en plein siècle des « belles infidèles », l'abbé Galiani, qui n'avait point le bonheur d'être français (ce qui ne l'empêche pas d'être l'un de nos meilleurs épistoliers), écrivait à Mme d'Épinay le 11 juillet 1772 :

« J'ai reçu la traduction de Juvénal / de Dusaulx /, qui me paraît fort bonne autant qu'une traduction peut l'être. Ce que je trouve, c'est qu'il a manqué le ton de sa traduction. Une satire est toujours dans un style plaisant et même polisson. On ne doit pas la traduire avec décence et gravité ; mais la décence tue les Français. »

Quel constat ! Pas général, d'ailleurs : les gens de la Renaissance ont témoigné qu'ils pouvaient être fort « indécents », aussi bien dans la création que dans la traduction. L'atteste, entre tant d'autres, Rabelais traduisant – adaptant plutôt – Catulle :

« Ma femme me sugcera le bon bout... »

ou bien :

« En tout un an tu ne chies dix crottes... »

Catulle justement, « qu'on ne peut nommer sans avoir horreur de son obscénité », Catulle et ses « petits madrigaux infâmes ». Qui parle là ? Fénelon et Diderot (mais ce dernier en sait « les trois quarts par cœur »). Nous avons fait un bond par-dessus la Renaissance et retombons dans la « décence », cette pudeur mal placée qui a fait tant de ravages. Les exemples sont légion, je renvoie à Paul-Louis Courier, aux réflexions que lui inspirèrent, dans sa préface à la traduction d'Hérodote (1822), les méfaits de son confrère Larcher (1726-1812), travestissant les personnages de l'historien grec en princes et princesses, rois et ministres, dames de la cour :

« Chez lui [Hérodote], les dames, les princesses, mènent boire leurs vaches ou celles du roi leur père, à la fontaine voisine, trouvent là des jeunes gens, et font quelque sottise toujours exprimée dans l'auteur avec le mot propre... »

Et Courier lui-même ne se prive pas du mot propre quand, dans sa traduction de la *Luciade*, il relate les ébats d'un âne et d'une donzelle.

Qu'on relise également les pages savoureuses que Georges Mounin consacre aux traductions d'Homère – notamment à celles de Mme Dacier qui, dans son introduction à l'*Illiade*, s'en prend, comme Galiani, mais pour s'y soumettre, à « la langue comme la nôtre, toujours sage, ou plutôt timide, et dans laquelle il n'y a presque point d'heureuse hardiesse, parce que toujours prisonnière dans ses usages. » Cela était dans l'air du temps et il n'y a pas que

Mme Dacier pour s’y soumettre ; nous avons vu le jugement de Fénelon et Diderot sur Catulle, et Voltaire, tout aussi bien que Spinoza et Rivarol, soulignera la différence de... température, dirai-je, existant entre les langues anciennes et le français d’une époque donnée. Mais justement, comme le fait remarquer Mounin, il s’agit d’une époque donnée. En effet, un siècle plus tard, Leconte de Lisle prouvera que l’on peut rendre à Homère toute sa vigueur – mais dès 1810, Paul-Louis Courier respectait l’érotisme fluide de *Daphnis et Chloé* et, en 1818, la paillardise énorme de la *Luciade*.

Or, en 1829 encore, Alfred de Vigny traduisant *Othello* tombe dans le même péché. Il note, à la fin de la scène 1 de l’acte I :

« Je ne pense pas que personne regrette les expressions par trop énergiques dont se sert Yago dans cette scène, et particulièrement celles de cette phrase qui commence par : “I am one, Sir, that comes to tell you, etc.” et que je n’achève pas par respect pour quelques femmes qui savent l’anglais. »

Vigny était ou bien très naïf, ou bien fort roué, car il devait bien se douter qu’à la lecture de ces quelques lignes les « femmes qui savent l’anglais » se précipiteraient sur le texte original pour y découvrir les insolences que Iago débite à Brabantio :

“I am one, Sir, that comes to tell you your daughter and the Moor are now making the beast with two backs.”

(*Je suis quelqu’un, Seigneur, qui vient vous dire que votre fille et le nègre¹ sont en train de faire la bête à deux dos.*)

Expression qui, d’ailleurs, a d’autres lettres de noblesse que Vigny n’était certainement pas sans connaître : « ... et faisoient eux deux souvent la beste à deux doz, joyeusement se frotans leur lard » (*Gargantua*, III). Shakespeare l’avait-il prise à Rabelais, bien antérieur, ou était-elle dans l’air du temps ?

Mais, comme nous l’avons vu, cette décence qui « tue les Français » est un phénomène sporadique, le ^{xvi} siècle n’en est pas atteint, et les modernes moins – ce qui n’empêche pas certains, toutefois, d’être victimes du conformisme. En 1907, un vaste esprit comme Gaston Boissier écrivait à propos de la Satire I, 8 d’Horace :

(1) Signalons ici une des stupidités du « politiquement correct » : il est de bon ton aujourd’hui d’affubler le mot « nègre » d’une majuscule. Ce qui est une faute d’orthographe, puisqu’il s’agit d’un substantif. Mais il y a pire ; quand, lors de la réédition de grands textes littéraires, on substitue cette majuscule à la minuscule que leurs auteurs, qui savaient le français, avaient employée, il y a falsification pure et simple.

« ... elle se termine par une plaisanterie un peu forte et qu'il me serait difficile de traduire. »

En 1962 encore, François Villeneuve, dans la prestigieuse collection Guillaume Budé, traduisait pudiquement, mais joliment, ces vers où il est question de « merdis albis » et de « mictum atque cacatum » par :

« Et si je mens d'une syllabe, je veux que la fiente blanchâtre des corbeaux souille ma tête, et que sur moi viennent pisser ou faire pis Julius et l'homme-femme Peditia et le voleur Voranus. »

(Georges Lafaye a témoigné de plus de courage et de respect du texte dans sa traduction de Catulle parue dans la même collection).

En 1958, l'édition d'André Chénier dans la Pléiade souffre elle aussi du même mal : Gérard Walter, annotant les quelques poèmes écrits par Chénier en langues étrangères, traduit le texte italien, mais ajoute, rejoignant les arguments que nous avons tout à l'heure entendus :

« J'hésite à offrir au lecteur la version française des vers grecs et latins de Chénier. Il y a certaines choses qui ne sauraient être dites que dans la langue des anciens, qui avaient une conception de la décence très différente de la nôtre. »

La décence une fois de plus à la rescousse ! Mais voici plus stupéfiant encore : en 1953, André Pieyre de Mandiargues, visitant la Carniole, prend dans sa voiture deux jeunes filles tziganes qui se mettent à chanter « furieusement » ce refrain :

“Se vuoi fare l'amore con me
Giù le mutande
Giù le mutande
Se vuoi fare l'amore con me
Giù les mutande e su il combinè.”

(Si tu veux me faire l'amour, baisse culotte, baisse culotte, Si tu veux me faire l'amour, baisse culotte et hisse pavillon.)

L'auteur ajoute : « Refrain que je ne traduirai pas, car il est un peu cru. » Et Pieyre de Mandiargues, le grand érotique, le contemporain d'Henry Miller et d'Anaïs Nin, de recourir, pour s'excuser, à l'argument, qui eût dû être éculé, de Boileau et de Mme Dacier :

« La gravelure est portée beaucoup mieux par les mots italiens que par les français, qui tout de suite, surtout dans le langage moderne, vont au ruisseau. »

Il ne me semble pas que la traduction que je viens de donner charrie des miasmes...

Si la décence tue les Français, selon l'abbé Galiani, je crois bien qu'elle tue encore plus les Allemands, généralement plus moralisateurs – ou plus hypocrites ? – que nous.

Et cela depuis les origines. Prenons l'exemple de *Tristan und Isold* de Gottfried von Strassburg. Certes, il raconte l'histoire dans tous ses détails, mais il l'éclaire d'une tout autre lumière que Thomas, dont il s'est inspiré. Dans une remarquable thèse de doctorat, Magda Heimerle a comparé, point par point, les textes de Thomas et de Gottfried, relevant chez ce dernier une très nette tendance à la moralisation et à l'idéalisation. C'est ainsi que l'éthique chevaleresque y est bien plus développée, que les femmes sont plus soucieuses de leur « honneur », qu'un combat se livre dans le cœur des deux amants après qu'ils ont bu le philtre, qu'Isolde ne se laisse pas aller avec autant de plaisir dans les bras de son mari, que l'amour a un pouvoir cathartique. Le poète français était réaliste, dirai-je : cynique ? Gottfried préfigure déjà l'idéal aristocratique du classicisme allemand et certains thèmes du romantisme.

Tristan und Isold est une œuvre d'une grande noblesse, sans nulle pudibonderie à la Vigny. On s'incline devant le génie qui a su faire œuvre originale, comme on s'incline devant Joseph Bédier. Mais je ne m'inclinerai pas même devant la lumineuse figure de Ferdinand Freiligrath, le combattant de la liberté, le socialiste et révolutionnaire intègre, l'ami de Marx qui, traduisant la *Ballade à la lune*, omet les neuf dernières strophes, trop lestes sans doute à son goût – ou au goût de son temps. On m'objectera qu'ici le mal n'est pas bien grand. Qu'importe ? Si l'on choisit de traduire une œuvre, quelle qu'elle soit, on se doit de la respecter. À plus forte raison quand il s'agit d'un ouvrage scientifique, ou parascientifique : en 1881, un nommé Friedrich-S. Kraus traduit la *Symbolique des rêves* d'Artemidore de Daldis. Écoutons ce que nous en dit Freud :

« Je trouve également ridicule la vertueuse indignation qui a poussé le traducteur à priver ses lecteurs du chapitre consacré dans ce livre aux rêves sexuels² ».

Mais revenons pour finir aux histoires de cul – et avec le plus grand poète de la littérature universelle, Dante. Si jamais la formule utilisée par une critique allemande, Petra Kipphoff : « l'art de démolir un auteur », a été

(2) Le chapitre en question sera traduit et publié plus tard dans *Anthropophyteia*.

justifiée, ce l'est, avec Homère, pour Dante, dont les traducteurs se sont si souvent emparés – et comme on les comprend ! Rarement œuvre invite autant à la conquête, à la prise de possession, au *hieros gamos*.

Rappelons que Dante, comme Shakespeare et Rabelais, en ses mots brave l'honnêteté. Il était d'une époque où l'on ne les mâchait pas, ces mots. Or certains traducteurs, jusqu'aux plus récents, les mâchent. Je me contenterai d'un seul exemple. Le chant XXI de l'Enfer se termine sur ces quatre vers (il s'agit des Malebranches, les démons qui escortent Dante et Virgile) :

“Per l'argine sinistro volta dienno;
Ma prima avea ciascun la lingua stretta
coi denti, verso lor duca, per cenno;
ed egli avea del cul fatto trombetta.”

Ils tournèrent à gauche sur la digue
mais chacun avait d'abord tiré la langue
en la mordant, pour saluer, vers leur chef ;
et lui, il avait fait un clairon de son cul.
(traduction de Jacqueline Risset)

L'un des traducteurs espagnols, qui rend convenablement le dernier vers (“Y Barbarrizada diò con el culo un trompetazo”) fait judicieusement remarquer :

« Par cette obscénité ingénue, Dante souligne efficacement la gouaille truculente de ces démons. Elle traduit littéralement l'expression, tout à fait dans le ton de certaines visions médiévales, de ces diables grotesques et monstrueux. »

Ainsi parle Francisco Alcantára. Mais voilà une réflexion que ne s'était pas faite, vingt-cinq ans auparavant, son compatriote D. Juan de la Pezuela, tout membre qu'il fût de la Real Academia Española qui, à notre démon, fait jouer de la trompette « par derrière » (“del de atras como trompeta”).

Mais il est seul à avoir affadi la truculence médiévale. Si l'on retrouve le texte exact aussi bien dans la première traduction française connue (le « Manuscrit de Turin », début du XVI^e siècle) que dans les dernières où, de Mme Espinasse à Mme Risset, le mot s'étale en toutes lettres, il n'en est pas de même des Allemands qui, eux, se voilent la face. Cachons ce cul – *Arsch* – que nous ne saurions voir. Sur les onze versions que je connais, une seule ose l'employer, et encore s'agit-il de celle de Rudolf Borchardt qui, pour ce travail, passa trente ans de sa vie à créer, à inventer l'allemand qui se serait écrit au début du XIV^e siècle si le pays avait eu alors une littérature digne de ce nom. Autant dire

que cette version, quoique lisible (plus facilement, peut-être, que celle de Littré), est peu lue...

Les autres traducteurs emploient le mot « derrière » ou bien un mot ancien, *Steiss*, que l'on pourrait traduire par « croupe » et qui a au moins le mérite du pittoresque.

Quant au plus ineffable traducteur allemand de Dante, le capitaine de cavalerie³ Paul Pochhammer qui, aveugle à la structure trinitaire de la *Comédie*, sacrifiant des centaines de vers, abandonna le tercet et traduisit en « stances allemandes » de huit vers, en *ottave rime*, parce que, déclara-t-il sur un ton sans réplique, si Dante avait été allemand, c'est ainsi qu'il aurait procédé – Pochhammer, donc, fait lâcher au démon « une musique aux souterraines sonorités » (“*Entliess Musik in unterird'schen Tönen !*”)

Arrêtons ici notre promenade à travers ces « folastries » (Ronsard), elle pourrait se poursuivre à l'infini. Le chemin reste ouvert, ouverte la possibilité de confectionner une anthologie de l'érotiquement correct, dont les quelques échantillons que je viens de donner ne seraient que les prémisses.

Bien sûr, cet état d'esprit a disparu. Outre les deux grands Américains rappelés plus haut, un Houellebecq, un Renaud Camus, une Catherine Millet, entre tant d'autres, nous ont vaccinés (à jamais ?) contre la pudibonderie. Mais les signaux ont changé : malheur à qui, aujourd'hui, s'aviserait de traduire une nouvelle *Lolita*, les confréries bien-pensantes lui tomberaient dessus à bras raccourcis comme le fit, en 1955, la justice française (mais non l'américaine !). Certes, non plus pour obscénité. Mais cela est une autre histoire.

Sources :

Gaston Boissier, *Nouvelles promenades archéologiques, Horace et Virgile*, Paris, Hachette, 1907, p. 14.

André Chénier, *Œuvres complètes*, La Pléiade, 1966, p. 944.

Paul-Louis Courier, *Œuvres complètes*, La Pléiade, 1951, p. 497.

Dante, *La Divine comédie*, traduction de Jacqueline Risset, Paris, Flammarion, 1985.

Traductions espagnoles de Francesco José Alcantára, Barcelone, Editorial Mateu, 1967 et de D. Juan de la Pezuela, Madrid, Aguilar, 1942.

(3) Décidément la traduction doit beaucoup aux militaires : on sait qu'un certain colonel Godchot traduit « en vers français » le « Cimetière marin ».

Traduction allemande de Paul Pochhammer, Leipzig et Berlin, Teubner, 1922.

Diderot, *Essai sur la peinture* in *Œuvres*, La Pléiade, 1946, p. 1182.

Fénelon cité par Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, Paris, Michel Lévy, 1869, t. V, p. 495.

Freud, *Die Traumdeutung*, Francfort et Hambourg, Fischer Bücherei, 1961, p. 493.

Ferdinand Freiligrath, *Gedichte*, Stuttgart, Cotta, 1872, p. 262.

Galiani, *Correspondance inédite de l'abbé Ferdinand Galiani*, Paris, Treuttel et Würtz, 1818, t. II, p. 60 sq (cette correspondance a fait l'objet d'une remarquable et définitive édition chez Desjonquères en 1992).

Magda Heimerle, *Gottfried und Thomas, ein Vergleich*, Limburg an der Lahn, Limburger Vereinsdruckerei, 1942.

Horace, *Satires*, traduction de François Villeneuve, Paris, les Belles Lettres, 1962, p. 93.

André Pieyre de Mandiargues, *Lueg*, NRF, mai 1953, p. 949.

Georges Mounin, *Les Belles infidèles*, Paris, les Cahiers du sud, 1955, p. 20.

Rabelais, *Œuvres complètes*, La Pléiade, 1941, p. 35, 413 et 70.

Spinoza, cité par Sarah Kofman in *Judith ou la mise en scène de la virginité*, in *Littérature*, n°3, octobre 1971, p. 106.

Alfred de Vigny, *Théâtre*, Paris, Lemerre, s.d., t. I, p. 132.

Voltaire, *Correspondance*, La Pléiade, 1963, t. I, p. 599.